

Dominique Rougé
Université Pédagogique de Cracovie, Pologne
dominik69@netcourrier.com

Synergies Pologne n°6 - 2009 pp. 175-183

Résumé : *Le but de cet article est d'étudier une légende romantique qui a fait d'Antonin Artaud (1896-1948) un martyr de la psychiatrie, un poète maudit. L'écrivain a été interné de 1937 à 1946 dans différents établissements psychiatriques après une crise de folie, à son retour d'un voyage en Irlande. Il a toujours proclamé que son internement avait eu lieu pour l'empêcher de réaliser sa poésie, reprenant le mythe romantique du fou de génie. Ce mythe a été repris par ses proches puis, après 1968, par les héritiers du mouvement contestataire. Tantôt Artaud passe pour un Christ hippie, tantôt pour un révolutionnaire maoïste ou encore pour le père spirituel de l'antipsychiatrie. Aujourd'hui, avec le recul du temps et la parution de correspondances inédites, ce mythe perd de son ampleur mais Artaud reste l'homme qui a permis à la folie de s'écrire au grand jour.*

Mots-clés : *Légende, Folie, Asile, Révolution, Antipsychiatrie, Génie*

Abstract: *The aim of this article is to study a romantic legend which has made of Antonin Artaud (1896-1948) a martyr of psychiatry, an accursed poet. The writer was interned from 1937 to 1946 in different psychiatric asylums after a fit of madness, on returning from a stay in Ireland. He continually maintained that he had been interned so as to be prevented from writing his poetry, thus adopting the romantic myth of the mad genius. This myth was used by his relatives and friends, and then, after 1968 by the heirs of the antiestablishment protest movement. Sometimes Artaud is seen as a "hippy Christ", sometimes as a maoist revolutionary - or again as the spiritual father of anti-psychiatry. Today, with the passing of time and the release of previously unpublished correspondence, this myth has died down, but Artaud remains the man who enabled madness to be written about and brought out into broad daylight.*

Key words: *Legend, Madness, Asylum, Revolution, Anti-psychiatry, Genius*

Dans les années qui suivent la révolte de la jeunesse française du printemps 1968 des œuvres littéraires sont redécouvertes : œuvres de révoltés contre les autorités reconnues de toutes sortes et contre la culture occidentale. Il n'est pas innocent que celles de Paul Nizan, exclu du parti communiste puis victime des calomnies de ses anciens camarades insinuant sa trahison et d'Antonin

Artaud, exclu du mouvement surréaliste, interné dans des asiles de 1937 à 1946 réapparaissent au plein jour. Ces deux écorchés vifs se situent dans le sillage de Rimbaud ou plutôt du mythe Rimbaud. Le premier à Aden où il voulut échapper au mal de vivre rencontra l'exploitation de l'homme par l'homme qu'incarnait le colonialisme, le second au Mexique chercha en vain une alternative à la décadence occidentale et revint délirant. Deux citations de ces rebelles ont pu inspirer la jeunesse contestataire du mois de Mai mythique. Nizan écrivit en 1932 : « Nous vivons dans un temps où les philosophes s'abstiennent. Ils vivent dans un état de scandaleuse absence. Il existe un scandaleux écart, une scandaleuse distance entre ce qu'énonce la Philosophie et ce qui arrive aux hommes en dépit de sa promesse ; dans le moment même qu'elle redit sa promesse, la Philosophie est en fuite. Elle n'est jamais là où l'on aurait besoin de ses services. Elle est, ou plutôt paraît démissionnaire. Il faudra même parler d'abandon de poste, de trahison » (Nizan, 1960 : 29). Pour sa part Artaud s'écriait en 1935 : « Jamais, quand c'est la vie elle-même qui s'en va, on n'a autant parlé de civilisation et de culture. Et il y a un étrange parallélisme entre cet effondrement généralisé de la vie qui est à la base de la démoralisation actuelle et le souci d'une culture qui n'a jamais coïncidé avec la vie, et qui est faite pour régenter la vie » (Artaud, 1978 : 10). Le philosophe comme le poète à leur façon reprenaient à leur compte la formule de l'homme aux semelles de vent : « La vraie vie est ailleurs ». Les jeunes du quartier latin quant à eux chercheront « Sous les pavés la plage ».

Nous voudrions dans cet article parler d'Antonin Artaud et de la manière dont resurgit vingt ans après sa mort une querelle entre ses amis de la dernière heure, sa famille et Gaston Ferdière son médecin de l'asile de Rodez.

Le père du « théâtre de la cruauté » était-il un voyant interné victime de l'obscurantisme d'une psychiatrie répressive, un suicidé de la société ou un graphomane délirant ? En 1959 André Breton évoquant son souvenir s'exclama de façon prophétique : « A jamais la jeunesse reconnaîtra pour sien cet oriflamme calciné ». Il ne se trompait pas car dans la désillusion qui suivit le Printemps 68 un grand nombre de jeunes contestataires à la recherche de figures tutélaires se réclama de lui. A cette époque reprit la parution de ses *Œuvres complètes* et en particulier fut publié le volume contenant les mythiques *Lettres de Rodez*. Dans ces années pompidoliennes prit forme une contre culture qui rejetait aussi bien l'ordre capitaliste que le communisme soviétique. Ce mouvement alternatif valorisa, idéalisa les exclus de la société : fous, prisonniers, immigrés, homosexuels etc. censés refuser l'ordre établi. Artaud devint donc le porte-parole idéal de ce mouvement et les jeunes qui portaient faire la route se réclamaient de lui comme ceux qui fuyaient dans les paradis artificiels ou ceux qui avaient affaire avec l'institution psychiatrique. De même l'engouement pour le Living Theater et la vogue de l'antipsychiatrie jouèrent un rôle non négligeable dans la propagation de cette mode Artaud. Une phrase provocatrice du David Cooper de *Psychiatrie et antipsychiatrie* résume bien ce phénomène culturel « En tout schizophrène il y a un poète étranglé ».

Mais Artaud lui-même de son vivant contribua à forger son mythe de poète maudit, de Christ ou d'Antéchrist voulant en finir avec le jugement de Dieu

et annuler toute généalogie. Nous proposons trois citations parmi quantité d'autres qui développent cette légende (considérée par l'homme du commun comme un délire). Dans une des *lettres de Rodez* : « J'étais au Golgotha il y a deux mille ans et m'appelais comme toujours Artaud, et détestais les prêtres et Dieu, et c'est pourquoi j'y fus mis en croix par les prêtres de Jéhovah, comme poète et illuminé, et jeté ensuite dans un tas de fumier » (Artaud, 1971 : 219). Dans *Ci-gît* : « Moi Antonin Artaud, je suis mon fils, mon père, ma mère » (Artaud, 1974 :77) Enfin dans le *Van Gogh* : « Et qu'est-ce qu'un aliéné authentique ? C'est un homme qui a préféré devenir fou, dans le sens où socialement on l'entend, que de forfaire à une idée supérieure de l'honneur humain » (Artaud, 1974 : 17). Ces propos furent reçus par certains comme la vérité d'un poète inspiré que persécutait une société intolérante. Cependant pour mieux comprendre la réception de l'œuvre d'Artaud au début des années 1970 il nous faut revenir une vingtaine d'années auparavant.

Quantité de biographies racontent en détail la vie d'Antonin Artaud et la dernière en date, *C'était Antonin Artaud* de Florence de Mèredieu, malgré certains de ses partis pris, retrace le parcours terrestre du poète de façon exhaustive, son auteur a bénéficié de l'ouverture d'archives et de correspondances restées longtemps inédites. L'Artaud qui à son retour d'Irlande en Septembre 1937 est interné ne ressemble plus au jeune homme malade qui après avoir séjourné pendant le premier conflit mondial dans diverses maisons de santé fut confié lorsqu'il s'installa à Paris à la tutelle du psychiatre renommé Edouard Toulouse. Le jeune poète écrivait en 1923 à Jacques Rivière, directeur de la NRF qui avait refusé ses premiers poèmes : « Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne, à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots » (Artaud, 1970 :30). A quarante ans passés il est devenu une sorte de clochard éructant ne se séparant pas de sa célèbre canne, qui hante les cafés de Montparnasse toujours en quête de drogue. Son internement durera neuf ans dont les quatre années d'occupation allemande et de famine dans les asiles. Le 15 avril 1938 un certificat rédigé à Sainte Anne le présente comme un aliéné ayant des « prétentions littéraires peut-être justifiées dans la limite où le délire peut servir d'inspiration » (Artaud, 2004 :847), il n'est plus qu'un fou parmi d'autres. A la même époque Lacan qui travaille dans le service où il est interné confie à Roger Blin qu'il est perdu. Il est donc transféré à Ville Evrard dans un service de malades chroniques. Sous l'occupation nazie, le pays subit la pénurie alimentaire et dans les asiles, 45000 malades disparaîtront du fait de celle-ci. Malgré les paquets apportés par sa famille et ses amis Artaud dépérit. Grâce à la complicité de Desnos, résistant et ami du docteur Ferdière le poète est transféré en zone libre à l'asile de Rodez dont Ferdière est le directeur. Celui-ci poète à ses heures ayant fréquenté Breton et Jacques Crevel, d'inclination libertaire semble tout indiqué pour prendre soin d'Artaud. A Rodez le poète va reprendre du poids, progressivement se reconnaître à nouveau comme le véritable Antonin Artaud et se remettre à écrire, cependant brusquement son délire religieux va se transformer en délire blasphématoire.

Ferdière va le soumettre à plusieurs séries d'électrochocs dont il gardera un souvenir terrifiant et ce qu'il écrira sur ce traitement permettra à certains

d'alimenter la légende du poète torturé par un psychiatre sadique, voulant redresser sa poésie. La fin de l'occupation va permettre à Artaud de reprendre contact avec le milieu littéraire parisien et un cercle d'amis va s'occuper de le faire revenir à Paris. Ces amis formeront le groupe qui l'accompagnera durant ces deux dernières années de vie dans ses errances parisiennes, ce cercle se composait principalement de Marthe Robert, Adamov, Henri et Colette Thomas puis Paule Thévenin qui deviendra l'éditrice de son *šuvre* et Jacques Prevel. Le résumé succinct que nous venons de faire va nous permettre de rendre compte de quelques éléments du conflit qui opposa la famille, le docteur Ferdière et les « derniers fidèles ». Ce conflit aura des répercussions sur les querelles d'après 68 à propos d'Artaud et de la folie et du statut de celle-ci dans la société.

La famille : Antonin Artaud naît en 1896 à Marseille, fils d'un père armateur et d'une mère d'origine turque, à la maison il entendra résonner les langues française, turque, grecque, italienne. Sa famille appartient à la bourgeoisie aisée, pratiquant un catholicisme traditionnel. Seuls deux sur huit de ses frères et soeurs plus jeunes survivront, lui-même enfant maladif sera atteint d'une méningite à laquelle on attribuera une partie de ses troubles. Enfant puis adolescent maladif il sera surprotégé par sa mère, ce qui amènera certains à rapprocher celle-ci de la mère de Rimbaud et d'autres à voir en elle une « mère de schizophrène ». Le poète ne rompra jamais les liens avec sa famille et durant l'occupation sa mère âgée le visitera régulièrement à Ville Evrard, lui portera des colis mais du fait de la division de la France en deux zones quand il séjournera à Rodez elle aura plus de mal à le ravitailler. A tort le docteur Ferdière lui reprochera son indifférence. Dans son ouvrage historique *L'hécatombe des fous* qui traite de la famine qui sévit dans les asiles de l'occupation Isabelle Von Buelzingsloewen souligne, après avoir lu la correspondance d'Artaud et des siens, que ces derniers demeurèrent toujours présents durant son internement, ce qui ne fut pas le cas de la famille de Camille Claudel. Par ailleurs la famille reprochera à ses « fidèles » de la dernière heure d'avoir monté le poète contre elle et après sa mort d'avoir subtilisé ses manuscrits et empêché des obsèques religieuses. De nombreuses procédures judiciaires opposeront Marie Ange Malausséna, sšur du poète et Paule Thévenin son exécutrice testamentaire à propos de la publication des *šuvres* complètes.

Le docteur Ferdière : Dans les années 68 fut reprise la légende selon laquelle Gaston Ferdière aurait été un psychiatre borné qui aurait voulu redresser la poésie d'Artaud en le soumettant à la torture des électrochocs. Le psychiatre reçut le poète au printemps 1943 à Rodez à la demande de Desnos qui le voyait dépérir à Ville Evrard. Tous deux étaient résistants et inventèrent un stratagème pour lui faire franchir la ligne de démarcation. A Rodez Artaud reprit du poids et stimulé par son médecin se remit à écrire. Ce dernier avait fréquenté les surréalistes avant guerre, avait tenté sans succès de taquiner la muse d'où tant de malentendus à son sujet l'accusant de jalousie envers Artaud. Par ailleurs sympathisant anarchiste il incarna paradoxalement jusqu'à la caricature son rôle de responsable administratif vis-à-vis d'Artaud, ce qui lui mit à dos les amis de la dernière heure qui l'accusèrent d'autoritarisme. Artaud fut soumis à des électrochocs dont il garda un souvenir atroce, pratique qui a toujours fait fantasmer mais à l'époque il n'y avait guère d'autres thérapies possibles et

ceux-ci lui permirent de trouver un bouc émissaire, son médecin, ce qui était au fond un signe thérapeutique positif. Le drame et l'erreur de Ferdière furent sans doute de confondre son rôle de thérapeute et de confrère en littérature du poète. Après son retour à Paris, Artaud et son cercle le couvrirent d'injures. Interminablement Ferdière s'auto-justifia publiant sa correspondance avec le poète. On trouve dans celle-ci une lettre pleine de reconnaissance d'Artaud à son médecin : « Mon cher ami, Vous avez été bon pour moi, vous avez en me laissant venir ici adouci le supplice de mon internement et atténué dans la mesure du possible cette impression atroce de faim qui ne m'avait plus quitté depuis 1940 » (Artaud, 1977 :41). Ce que beaucoup oublièrent c'est qu'Artaud à Rodez possédait une chambre individuelle, alors que les autres internés vivaient en dortoir, et il pouvait se rendre en ville. Par ailleurs, l'asile cachant des résistants et des juifs, Ferdière devait se méfier de la gestapo (Artaud rédigea des lettres antisémites que son médecin intercepta). Personnage sympathique et grotesque, fanfaron, collectionneur de fous littéraires, homme qui permit à ses malades de ne pas mourir de faim Ferdière à la fin de sa vie publia une autobiographie *Les mauvaises fréquentations* où puérilement il énumère ses rencontres avec les grands écrivains. Emmanuel Venet dans un opuscule à lui consacré achève ainsi son portrait: « On l'a bien agoni Ferdière. Les mandarins l'ont dit médiocre, ou jaloux, ou trop fougueux- péché mortel aux yeux des tièdes. Les gens de Lettres l'ont jugé vieux jeu ou raisonneur, la famille d'Artaud hautain et peu compréhensif. Quant aux spectateurs lointains de cette controverse, beaucoup se sont contentés du portrait de l'aliéniste voulant soumettre le génie à ses catégories cliniques. Le grand poète malade d'être soigné, face au psychiatre imperméable à l'art » (Venet, 2006 :42).

Les derniers fidèles : Ce n'est pas innocemment que nous avons choisi cette désignation pour évoquer le petit cercle qui gravita autour d'Artaud de son élargissement de l'asile en Mai 1946 jusqu'à sa mort en Mars 1948. Par l'intermédiaire de Paulhan, Adamov et Marthe Robert retrouvèrent Artaud à Rodez et après de nombreuses tractations arrivèrent à faire lever son placement d'office. Ils ressentaient pour Ferdière une profonde antipathie et c'était réciproque, ils voyaient un psychiatre qui prenait pour fou celui qui, à leurs yeux, était un génie vivant la poésie au quotidien, lui les considérait comme ayant une influence néfaste sur le poète. Où est la vérité ? Les deux dernières années d'Artaud virent celui-ci produire une oeuvre littéraire et graphique intense, Paule Thévenin devint sa secrétaire particulière et jusqu'à sa mort en 1993 défendit la thèse du génie inspiré persécuté par la bêtise petite bourgeoise. D'un côté le groupe des proches reprochait à Ferdière son incompréhension du génie, lui leur reprochait de vivre à ses crochets et de le ravitailler en stupéfiants. Les fidèles du poète reprochaient à sa famille de vouloir censurer son sùvre pour préserver les convenances bourgeoises et catholiques, la famille quant à elle leur reprocha d'avoir volé les manuscrits et d'avoir soutiré au poète le droit de veiller sur la publication de son oeuvre. Nous avons un compte rendu quotidien des errances d'Artaud grâce au journal que tint Jacques Prevel, jeune poète qui voyait en lui le messie attendu. Ce poète jamais reconnu et crachant ses poumons écrivit ces lignes émouvantes après la mort du poète : « je ne suis pas sûr que le monde ne soit pas menacé par sa mort. Quand il vivait il restait encore quelque indicible architecture dans

le ciel et cette cathédrale qui s'effondrera un jour proche, disait-il, je vous défie encore de la voir dans le brouillard. Quand la solitude s'accroît il n'existe plus que des ruines partout » (Prevel, 1994 :215).

Prevel dans sa détresse nous évoque certains adolescents en proie au mal de vivre qui après 68 prirent Artaud pour un prophète comme la Clarisse de Musil le fit avec Nietzsche. Cette considération nous ramène donc à la réception d'Artaud dans les années du post-gaullisme pompidolien.

L'idée soutenue par certains que Mai 68 survint soudain comme une Pentecôte nous semble relever de la naïveté ou de l'aveuglement doctrinaire. De même Artaud ne réapparut pas sur la scène intellectuelle brusquement, son retour fut précédé par des lectures qui dans les années 60 ne firent pas de bruit, citons celles de Blanchot, Deleuze, Derrida mais attardons nous sur les dernières pages de *L'histoire de la folie* de Foucault, ouvrage qui date de 1961. C'est grâce à la démarche intellectuelle du philosophe que, après Florence de Mèredieu, on peut constater qu' : « Artaud se situe ainsi, non pas tant à la frontière de la littérature et de la folie, que dans leur permanent entrelacement » (Mèredieu, 2006 :30). La jeunesse qui va se réclamer d'Artaud le lira mais bien souvent en suivant le discours dominant à l'époque et ces auteurs en vogue souvent vont utiliser l'oeuvre d'Artaud comme d'autres pour lui faire confirmer leurs présupposés. Ainsi Foucault conclut son *Histoire de la folie* en invoquant Artaud et Nietzsche pour justifier sa conception discutable et discuté de la folie comme absence d'œuvre : « L'oeuvre d'Artaud éprouve dans la folie sa propre absence, mais cette épreuve, le courage recommencé de cette épreuve, tous les mots jetés contre une absence fondamentale de langage, tout cet espace de souffrance physique et de terreur qui entoure le vide ou plutôt coïncide avec lui, voilà l'oeuvre elle-même : l'escarpement sur le gouffre de l'absence d'oeuvre » (Foucault, 1972 :556). Célèbres lignes qui reprennent une thématique chère à Blanchot mais que critiquera Derrida.

Tant d'articles, d'ouvrages paraissent après 68 sur le poète que nous nous restreindrons à deux types de lectures : le premier veut voir en Artaud un précurseur de Mao Tsé Tong, le second tend à faire de son œuvre une arme contre la psychiatrie. Paule Thévenin qui préside à la publication de l'œuvre et par ailleurs membre du parti communiste écrit en 1969 : « L'oeuvre d'Artaud dérange. Elle dérange parce qu'elle détruit à sa base tout un système de références, qu'elle corrode la culture spécifiquement occidentale, qu'elle s'attaque à la pensée et à la société petites-bourgeoises » (Thévenin, 1969). Et Paule Thévenin reprend l'antienne du poète interné du fait de la sottise petite-bourgeoise. En 1972 la revue *Tel Quel* consacre un colloque à Artaud que préside Philippe Sollers au cours duquel Jacques Henric qui vient de quitter le PCF et de se convertir à la pensée de Mao Tsé Tong propose une communication surprenante *Artaud travaillé par la Chine* mais en 1967 encore membre du PCF il écrivait dans *Les lettres Françaises* que dirigeait Aragon : « La violence polémique avec laquelle Artaud s'en prend à la culture n'est pas le fait d'un anarchisme braillard et irresponsable ; elle s'inscrit plutôt comme le premier moment d'une condamnation encore plus générale et plus radicale de la philosophie néo-platonicienne occidentale et de son irréductible idéalisme

spéculatif » (Henric, 1967). Artaud devient chez ces auteurs de la révélation marxiste une arme au service de la cause.

La lecture que proposent Deleuze et Guattari dans leur célèbre *L'anti-Oedipe* au sous-titre extravagant et provocateur *Capitalisme et schizophrénie* est autre. Le poète est un allié dans la lutte contre la psychiatrie, la psychanalyse familialiste, l'ordre établi, nous pouvons lire chez ces deux auteurs : « *Artaud est la mise en pièces de la psychiatrie, précisément parce qu'il est schizophrène et non parce qu'il ne l'est pas. Artaud est l'accomplissement de la littérature, précisément parce qu'il est schizophrène et non parce qu'il ne l'est pas* » (Deleuze Guattari, 1972 :160). A lire Henric ou Deleuze nous avons l'impression que chez eux il ne s'agit pas tant d'un retour à Artaud que d'un recours à Artaud. Celui-ci est utilisé un peu comme le furent les trimards par les étudiants pendant les émeutes de 68 dans les combats avec la police.

Si les intellectuels reconnus pérorent sans risque à propos d'Artaud ou de Nietzsche, toute une jeunesse fragilisée, n'ayant plus de repères recherche chez « le suicidé de la société » un modèle. Comme le poète, elle accuse l'ordre bourgeois, la société capitaliste d'être responsable de son désastre. Ce terme vague de société englobe la famille, l'université, la psychiatrie etc. A cette époque les écrits de Laing et Cooper sont en vogue et sont donc publiés quantité de textes autobiographiques se voulant tantôt un témoignage sur un internement arbitraire tantôt une sùvre littéraire non reconnue. En effet pour certains folie et génie littéraire se confondent, éternelle reprise d'un mythe romantique. Françoise Tilkin a recensé le corpus des écrits de cette période dans sa thèse *Quand la folie se racontait. Récit et Antipsychiatrie*. Roger Gentis qui contribua à la publication de certains écrivait à propos des manuscrits qu'il recevait : « Presque toujours, le récit s'enveloppe d'un espace virtuel où l'on reconnaît vite un tribunal, le public est tacitement invité à se constituer en jury. Ce qui est mis en scène, c'est un procès » (Burton, 1976 :9). Le même auteur constate que quantité de ces textes ne prennent aucune distance avec les sùvres de Nietzsche ou Artaud. S'agit-il d'un plagiat ou pour parler comme les psychanalystes d'une identification hystérique ? Un des paradoxes des écrits de ce type à la façon de ceux d'Artaud est qu'ils se concentrent sur le « moi hypertrophié » de leur auteur annonçant l'invasion des récits autobiographiques à venir. Par ailleurs l'idéalisation de la schizophrénie est accompagnée d'un oubli d'autres types de psychose ou de leur rejet, ce que note Guy Rosolato en 1973 dans un article consacré au père du « théâtre de la cruauté » : « Aujourd'hui, peut-être autant qu'hier, même si le schizo est théoriquement accepté, idéalisé, et chargé de vertus, le manichéisme fondamental qui sous-tend toutes les expulsions s'exerce à plein dans les condamnations haineuses concernant le paranoïaque » (Rosolato, 1978 :14). Le manichéisme dont parle le psychanalyste amène à opposer le schizophrène poète révolté au paranoïaque tenant de l'ordre établi.

Quarante ans après la révolte étudiante mythique nous relisons les textes de cette époque en proie à une nostalgie amère. Pierre Fédida postula dans un texte de 1977 que « Artaud est mélancolique, sa schizophrénie ne fut peut-être que la pathétique défense de sa culture » (Fédida, 1978 :152). Si nous prolongeons

l'idée du psychanalyste, nous pouvons dire qu'en grande partie les « disciples » du messie schizo développèrent une immense défense maniaque les protégeant du vide qu'ils recélaient en le projetant dans le monde extérieur. Le poète était conscient de ce gouffre tapi dans ses profondeurs lorsqu'il écrivait dans *Les nouvelles révélations de l'être* quelques mois avant son internement: « *Voilà longtemps que j'ai senti le Vide, mais que j'ai refusé de me jeter dans le Vide. J'ai été lâche comme tout ce que je vois. Quand j'ai cru que je refusais le monde, je sais maintenant que je refusais le Vide. Car je sais que ce monde n'est pas et je sais comment il n'est pas. Ce dont j'ai souffert jusqu'ici, c'est d'avoir refusé le Vide. Le Vide qui était déjà en moi* » (Artaud, 1982 :119).

Les surréalistes élevèrent une statue à la gloire de l'hystérique au lendemain de la boucherie de Verdun, l'hystérique apôtre de la simulation et de la désertion à une époque où l'on célébrait l'héroïsme absurde et les valeurs viriles. Un demi-siècle plus tard la jeunesse révoltée s'inventa un schizo contestant les valeurs capitalistes et occidentales. Les années 70 peuvent sembler un bel automne précédant l'hiver glacial, le nihilisme d'aujourd'hui que prophétisait Nietzsche. Hiver consumériste qui voit nos médias nous exhiber des êtres souffrant de Toc, des anorexiques et autres autistes qu'une psychiatrie comportementaliste doit rééduquer : réalisant ainsi le triomphe de la servitude volontaire. La folie se modèle toujours par rapport aux idéaux de son temps, c'est sa ruse, que ce soit en les caricaturant ou en les bafouant ouvertement. Si Nerval écrivait à propos de son délire pour le critiquer, Artaud pour sa part introduisit une fracture dans la vie des lettres : avec lui la folie parlait à voix haute. Roger Gentis en 1972 parlait à son propos *de Discours de la folie*. Laissons le conclure : « Artaud est en quelque sorte un phénomène historique. C'est bien la première fois qu'une parole officiellement folle se fait entendre en tant que telle... La folie d'Artaud fut une pratique révolutionnaire, tragiquement consciente, tragiquement cohérente, infiniment plus radicale que tout ce qui se fait aujourd'hui dans le genre du moins chez ceux qui en écrivent » (Gentis, *Le Monde*, 1972).

Bibliographie

- Artaud, A. (1979) *Œuvres complètes tome 4*. Paris : Gallimard.
- Artaud, A. (1971) *Œuvres complètes, tome 9*. Paris : Gallimard.
- Artaud, A. (1974) *Œuvres complètes, tome 12*. Paris : Gallimard.
- Artaud, A. (1974) *Œuvres complètes, tome 13*. Paris : Gallimard.
- Artaud, A. (1970) *Œuvres complètes tome 1*. Paris : Gallimard.
- Artaud, A. (1977) *Nouveaux écrits de Rodez, Lettres au docteur Ferdière 1943-1946*. Paris : Gallimard.
- Artaud, A. (1982) *Œuvres complètes, tome 7*. Paris : Gallimard.
- Artaud, A. (2004) *Œuvres*. Paris : Quarto Gallimard.
- Blin, R. (1986) *Souvenirs et propos*. Paris : Gallimard.

- Breton, A. (1970) *Perspective cavalière*. Paris : Gallimard.
- Cooper, D. (1970) *Psychiatrie et antipsychiatrie*. Paris : Seuil.
- Deleuze, G. et Guattari F. (1972). *L'anti-Œdipe, capitalisme et schizophrénie*. Paris : Minuit.
- Fédida, P. (1978) *L'absence*. Paris : Gallimard.
- Ferdière, G. (1978) *Les mauvaises fréquentations*, mémoires d'un psychiatre. Paris : JC Simoen.
- Foucault, M. (1972) *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Gallimard.
- Gentis, R. (1972) « Le discours de la folie. » *Le Monde*, 13 octobre
- Gentis, R. (1976.) Préface à *Vous qui entrez* de Marc Burton. Paris : Maspéro.
- Henric, J. (1973) *Artaud travaillé par la Chine*, in : *Artaud*, Paris, UGE, 10/18.
- Henric, J. (1967) « Antonin Artaud écriture, pensée et matérialisme. » *Lettres Françaises*, n° 1189, 28 Juin 1967.
- Mèredieu, F. (2006) *C'était Antonin Artaud*. Paris : Fayard.
- Nizan, P. (1960) *Les chiens de garde*. Paris : Maspéro.
- Prevel, J. (1994) *En compagnie d'Antonin Artaud*. Paris : Flammarion.
- Rosolato, G. (1978) *La relation d'inconnu*. Paris : Gallimard.
- Thévenin, P. Automne (1969) *Entendre/ Voire/ Lire*. Tel Quel 39.
- Tilkin, F. (1990) *Quand la folie se racontait. Récit et Antipsychiatrie*. Amsterdam- Atlanta, Rodopi.
- Venet, E. (2006) *Ferdière psychiatre d'Antonin Artaud*. Paris : Verdier.
- Von Bueltzingsloewen, I. 2007 *L'hécatombe des fous, La famine dans les hôpitaux psychiatriques français sous l'occupation*. Paris : Aubier.